

J-P Gavard-Perret

ANNE-LISE BLANCHARD ou LA SYNTAXE ELEMENTAIRE

Anne-Lise Blanchard, *Qui entend le jargon de l'oie*, 52p., 12 Euros,

La beauté qui nous est donnée, 40p., 10 Euros

Editions Eclats d'encre, 14, rue Gambetta, 78 600 Le Mesnil-Le-Roi

S'il existe un secret - un secret fondamental et qui ne peut que résister - c'est pour Anne Lise Blanchard celui de cette syntaxe élémentaire de l'âme humaine dont elle emprunte l'articulation à la révélation solaire, et qu'elle transpose, à travers différents motifs, dans plusieurs de ses poèmes dont ses derniers haikus de " Qui entend le jargon de l'oie ", tel que celui-ci :

" Comment fleurir au printemps
quand le silence ronge chaque jour
l'épaisseur de l'écorce ? "

Le haiku devient ainsi ce qui appartient, selon le mot de Mallarmé, sa " besogne propre " - c'est à dire outil de réflexion et d'émotion, puisque cette forme reste sans doute une des plus apte pour garder tout en livrant des arpens le secret de l'être comme une lettre " cachée ".

Ce livre, comme le précédent " La Beauté qui nous est donné " est donc un lieu d'énonciation ambiguë qui nous plonge au plus près du secret de l'être Car ce qui fait le mystère de l'être, c'est le l'être même son mystère : c'est pourquoi le haiku devient le lieu d'énonciation qui, pour *recouvrir* une portée poétique, n'est ni un traité d'art rhétorique ni un manuel de composition, mais le territoire très codé capable de condenser une expérience dans laquelle l'écriture est contrôlée mais en même temps ne se pense pas ou se pense en avançant : ce qui fait sourdre tous les méandres de l'être, ses couches sédimentaires :

" Je suis par le vent qui craque
le ciel sans reflet la poule d'eau égarée
confuse la beauté est là "

Ce haiku est important. Car tandis que tant d'auteurs font surgir par leur écriture des miasmes morbides, la poétesse cherche toujours à atteindre, là où le sujet de l'écriture s'efface autant qu'il se montre ;, une sorte d'évidence ou de croyance : celle de l'être lui-même et de sa présence au monde.

Loin de s'éclipser du poème Anne-Lise Blanchard se l'approprie et s'élit comme le lieu de sa " révélation " poétique : il y là entremêle les fils de toute l'œuvre et de ses croyances plus que de ses fantasmes. Il ya là aussi une paradoxe : la disparition élocutoire du poète au profit d'une révélation, qui dévoile tout autant qu'elle voile (ce que les adeptes de la littérature actuelle de l'aveu semble avoir fondamentalement occultée). En effet, si *Qui entend le jargon de l'oie* porte au jour quelque indice sur la poétique de leur auteur, il ne faut pas oublier que ce n'est jamais que dans la traduction d'un discours emprunté à l'Autre, à un Autre incarné à la fois par l'auteur et par le genre " exotique " qu'elle choisit que se produit un surcroît d'invention langagière donc d'une autre approche du réel.

En assumant ainsi le Haiku, d'une certaine manière Anne-Lise Blanchard se dérobe derrière sa voix, derrière le voile de sa voix, mais elle laisse toutefois l'espace d'un décalage, d'un interstice (celui qui sépare la *reprise* de la simple *prise* de parole) par où sa présence se remarque et elle montre ainsi combien tout secret est aussi une dé-marque..

Ce qui est vrai pour cette suite d'haïkus l'est aussi pour d'autres lieux stratégiques du corpus de l'auteur. Son sujet de l'écriture semble souvent révéler des indices de sa poétique suivant un mode similaire de travestissement dans sa façon de dévoiler ou d'enrober le secret qui trouve chez elle des tournures remarquables que bon nombre d'écrivain devraient aller revisiter avant de penser pourvoir afficher comme sur un étal ce qu'il prenne pour vérité première de leur mystère.

Chez la poétesse la poétique du secret et de la beauté pénétrante qu'elle recèle dérive de jeu de voix, c'est-à-dire du fait que le sujet de l'écriture, sujet emblématiquement moderne en tant qu'il est tramé d'une voix ouverte à l'extase. On l'aura compris l'auteur nous rappelle en toute simplicité que la transmission ou l'interférence du sens au plan de l'énonciation secrète son mystère, mystère qu'elle tente d'infiltrer par différentes postures d' " adresse ". D'où son art de ciseler le tissu du discours en différentes matières, dimensions ou " dit-mensions " .

Textes à plusieurs ententes, l'auteur fourbit ainsi ses réponses. Cependant la complexité de l'écriture de tels textes ne les laisse pas réduire à une lecture univoque. Mais c'est en vertu de ce dispositif que ces textes demeurent secrets et riches ou plus exactement qu'ils restent indicatifs du secret. On peut à ce titre regretter de voir combien peu d'exégèses, cette oeuvre a fait l'objet.

Ajoutons Anne-Lise Blanchard connaît trop bien l'art de la lecture, sa valeur d'usage, celle qui mérite d'être transmise mais autrement que sous le mode de l'échange vulgaire, pour croire qu'on apprend vraiment à lire sur des textes transparents, par le truchement de l'aveu. Elle sait ce qu'apparemment on a oublié aujourd'hui combien le secret se frotte à la résistance du texte, combien le texte se frotte à la résistance de l'aveu.

Le texte n'est jamais un avènement, et le secret un événement. C'est bien plus compliqué que cela et l'auteur par sa pratique même nous le rappelle dans son dernier livre plus que dans tout autre. Ecrire ce n'est pas avouer mais " *à travers le voile dernier qui toujours reste* " (Mallarmé) c'est se frotter contre la résistance du texte, faire l'expérience de l'étranger, et buter sur une réserve de sens et non un épuisement dont l'aveu serait la signification, et qui d'une certaine manière signerait la " fin " de la poésie.